

Dans la saison de moi seule

Julia Pawlowicz

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66027ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pawlowicz, J. (2012). Dans la saison de moi seule. *Moebius*, (132), 129–132.

JULIA PAWLOWICZ

Dans la saison de moi seule

Il fait blanc sur la Main, si blanc que l'espace semble tout entier pris en otage. Dehors comme dedans, la neige est la vedette, elle bouche en alternance rythmée des fragments du décor. Derrière chaque gros flocon, on dirait qu'une particule du visible s'efface une fraction de seconde. Cet après-midi, la neige s'immisce même au Caffè Italia, cliente temporaire qui se laisse transporter vers l'intérieur sur les épaules ou accrochée aux foulards des passants. Sans bruit, elle se dépose aux pieds de son porteur, se met à fondre. Je suis entourée de ce qui m'apparaît soudain comme la métaphore météorologique de mon état amoureux.

Au café, ça discute fort, cet après-midi de février. C'est vivant, c'est en mouvement, le café tourne autour du monde et le monde tourne autour du café. Il n'y a que moi qui suis figée, muette et apathique, quelque part en son centre. Toutes les tables craquent, et les chaises, tirées par des vieux qui ne les entendent même pas, hurlent leur chemin entre elles. Les vieux, c'est Roberto, Enrique et Marcel. Tous les trois ne sont pas Italiens, ça s'entend. Deux d'entre eux sont débarqués après la guerre, l'un en provenance de Bari et l'autre, d'Otranto. Quant à Marcel, il a été toute sa vie quinquiller à Repentigny. Ils font partie du décor, se déplacent avec lui, et je les soupçonne parfois de seulement se faire remiser, la nuit, dans une armoire ou un tiroir, au lieu de rentrer à la maison.

Il arrive aussi certains jours que les chaises soient tirées par des jeunes qui empiètent sur le territoire gériatrique. Ils prennent le café en otage, jouent au baby-foot sur la machine coincée au fond du local. C'est là

qu'on s'est rencontrés, toi et moi. Je me rappelle ce jour où j'ai compris que tu allais t'installer dans ma réalité. Ce jour-là, le mardi 12 juin exactement, chacun de tes gestes me semblait digne d'être suivi des yeux. J'aurais voulu échanger mon âme et ma vie contre la surface du comptoir que tu lissais de la paume de ta main. Je m'acharnais à faire durer la partie de baby-foot comme si chaque minute qui s'écoulait était un bonheur que je ne retrouverais plus. Tu étais entré au café et ton image ne s'effacerait plus de ma rétine. Mon été avait chaviré. J'avais mis une croix à mon calendrier.

Aujourd'hui, personne ne joue au baby-foot. La glace a givré le faux gazon de plastique, faisant grelotter et sonner comme des claquettes les rotules frigorifiées des figurines de plastique, mal attriquées pour la saison, en shorts qui les font paraître du plus savoureux ridicule. Aucun but ne sera compté durant cette histoire. Je lorgnerai en vain vers le fond de la pièce.

C'est après ton départ que la folie qui m'avait doucement bercée durant l'été est devenue violente. Elle m'a secouée comme ces bourrasques qui s'introduisent aujourd'hui par la porte du café et font geler l'eau aux pieds des clients. En un instant, celui précisément où tu baissais les yeux, mes sens se sont dérégés, l'automne est arrivé, la pluie s'est mise à tomber sur la ville et dans ma tête. Puis elle s'est transformée en neige. C'est quand même mal fait que tout ça soit si blanc, me dis-je, le temps de détacher mon index de la cuillère à café : sournoisement et à cause du froid, elle est devenue collante pour mes doigts moites, et me rappelle ces horribles papiers à mouche que tu fixais l'été dernier aux plafonds du chalet, qui se transformaient bien vite en une collection macabre et presque homogène de multipèdes ailés, renouvelée chaque soir avec méthode et cruauté. Je déchire ma peau sur l'hiver adhésif.

Le plancher se transforme en patinoire, mais c'est avec agilité que les serveurs continuent à circuler, à voler presque, entre les tables. Une arabesque par-ci, un cappuccino par là : imperturbables, ils glissent grâce aux lames affûtées des couteaux qu'ils ont rapidement fixés sous leurs souliers en les imbriquant dans les interstices de leurs semelles caoutchoutées. La vie continue. Autour de

moi, tous semblent s'adapter au changement. Il faut que je sorte de ma torpeur. Je dois me fixer un objectif modeste. Si j'arrivais au moins à esquisser un geste, à entamer un mouvement... je revivrais peut-être.

Je pousse ma chaise à la dérive et, comme les canotiers sur glace, je me fraie un chemin de sauts et de risque vers le comptoir. Je me hisse sur un tabouret, observant du coin de l'œil les vieux au fond du local, leur barbe givrée et la buée qui s'échappe de leur bouche. Dehors existe-t-il encore? Autour de moi, les éléments se transforment, le plafond n'existe plus, j'ai les pieds sur une banquise. Du coin de l'œil, j'ai l'impression de voir des pingouins la traverser, à la queue leu leu, sous les flocons. Je commence à m'inquiéter. Comment me mettre à l'abri de la tempête? Avec qui me battre contre la démente?

J'attache ma tuque en grignotant une tranche de *panettone* durci par le froid. Déjà, j'ai les doigts malhabiles, les pieds raidis dans mes bottes. Je suis paralysée. Je ne t'ai pas vu depuis des mois.

Quand je décide enfin de bouger les orteils pour me déprendre de l'engourdissement, je me rends compte qu'au pied de mon tabouret s'est affalé un phoque. Comme tous les phoques, il pue le poisson, et quand je lui fais remarquer qu'il m'écrase le pied, il fait siffler ses naseaux et frétille de la moustache, par bravade. Je regarde autour de moi. Personne pour me défendre. Personne pour lui donner un bon coup de pied. Je ramène mes genoux vers ma poitrine, et je feins de l'ignorer, en équilibre précaire dans cette attente devenue ma seule vraie amie.

Pendant ce temps, je compte les flocons qui neigent avec ostentation dans le café, au-dessus des tables. Je les observe se transformer en dunes, en paysage vide et hostile, à mes pieds, sous les meubles. Aucune ligne de fuite, aucun chemin pour moi. Je suis prisonnière. Je vois le vieux Enrique repousser avec sa petite cuillère les accumulations indésirables dans son assiette alors que ses copains continuent avec persévérance à bâtir leur fort – Roberto est assigné au façonnage des boules de neige qui serviront de munitions contre une éventuelle attaque, alors que Marcel tente de renforcer des parois que mon phoque, curieux, renifle maintenant d'un peu trop près à son goût.

Je les trouve valeureux, ces vieux, de résister. Je ne suis pas de leur génération, je ne penserais pas à me construire un monde avec mes mains.

Les larmes brouillent ma vue. Je ne résiste pas. Je meurs lentement sur le banc près du comptoir où chaque vendredi, je t'attends, dans un rendez-vous que je me suis inventée, faute de mieux. Et tout l'automne, j'ai eu l'impression que je pourrissais lentement comme les feuilles qui perdent tout leur éclat au fil des semaines, qui se décomposent lentement, et dont les fragments se détachent. On aurait pu penser que ma peine aurait fini par passer. Mais cet hiver, je suis quand même seule, engourdie au milieu d'un monde qui sait se défendre.

J'ai bien hâte aux crues du printemps.